

# LA CHUTE du LOUVRE



François Comet

François Comet

## La Chute du Louvre

© François Comet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1716-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Personnages

## Années 1990

(Personnages connus uniquement par la publication dans les années 2010 de « Coups – Polar malhonnête »)

### **Habitants du 67 boulevard Saint-Michel, Paris :**

**Jean Lapon**, professeur en retraite. Son décès ouvre « Coups – Polar malhonnête »

**Hugo Bollac**, étudiant,

**Charles Manuret**, conseiller du ministre de la défense,

**Lise Manuret**, femme de Charles Manuret,

**Arthur Manuret**, leur fils,

**Madame Proton**,

**La concierge**,

**Le marchand de crêpes**, exploitant du stand de crêpes situé devant l'immeuble

**Izie**, fille du marchand de crêpes,

**Le neveu** de Jean Lapon, vit à Buenos-Aires,

**Pablo Gomez**, policier venu constater le décès de Jean Lapon,

**Gaston et Marie Tretter**, parents de Lise Manuret,

**Noël Barduc**, ami de Jean Lapon,

**L'éditeur Chevrel**, aurait convaincu Jean Lapon d'écrire ses mémoires.

## **Années 2010**

**Barnabé Latanas**, auteur de « Coups - Polar malhonnête »,

**Noël Barduc**, ami de Jean Lapon, a aidé Barnabé Latanas à maîtriser le contexte historique de « Coups – Polar malhonnête »,

**La bouquiniste**, a vendu à Barnabé Latanas le manuscrit à l'origine de « Coups - Polar malhonnête »,

**Le préfet Georges**, Noël Barduc l'alerte sur le livre qui tue,

**Charlotte**, sollicitée par le préfet Georges suite à sa rencontre avec Noël Barduc,

### **Dans l'entreprise du CAC 40 :**

**Pablo Gomez**, président directeur général,

**Juan Batista**, successeur choisi par Pablo Gomez,

**Le général Hubert**, responsable de la sécurité du groupe,

**Eliane C**, directrice de la communication du groupe,

**Anton**, chauffeur de Pablo Gomez,

**Marlène**, secrétaire de Pablo Gomez,

**Charles Manuret**, devenu, à son corps défendant, cadre en province,

**Lise Manuret**, femme de Charles Manuret,

**Arthur Manuret**, fils de Lise et Charles Manuret, étudiant,

**Gaston et Marie Tretter**, parents de Lise Manuret, décédés,

**Le neveu** de Jean Lapon,

**Hugo Bollac**, devenu patron d'une entreprise d'événementiel,

**La concierge**, vit désormais retirée à la campagne,

**Marguerite**, cousine de la concierge,

**Tim et Gordo**, gardes du corps,

**Izie**, fille du marchand de crêpes, maintenant médecin à la Salpêtrière,

**Legrand**, technicien retraité, fin connaisseur des sous-sols du Louvre,

**L'éditeur Chevrel**, mentionné dans « Coups - Polar malhonnête ». Son existence n'est pas prouvée.

# Prologue

Dans les années 2010

Dernière semaine d'août,

Au retour des vacances, animé des bonnes intentions qu'engendrent souvent des congés ensoleillés, un agent d'entretien profita d'une pause déjeuner pour s'aventurer dans un second sous-sol du Louvre délaissé depuis les grandes fouilles de 1984-85. À la lueur de son smartphone, il constata des traces d'humidité sur le sol. Alertés, les services techniques considérèrent que cela ne relevait pas de leur responsabilité : le passage, mal éclairé, ne desservait aucun lieu de stockage. Ils conseillèrent à l'agent d'entretien de ne plus traîner dans un lieu aussi éloigné des zones d'activité et de la cafétéria. Jouissant d'une conscience professionnelle hypertrophiée, le plus jeune technicien de l'équipe y retourna le lendemain muni de la torche qu'il utilisait pour aller chercher le vin dans la cave de sa belle-mère. Il lui sembla que l'humidité avait gagné du terrain. Il en parla à son supérieur. Ils redescendirent ensemble l'après-midi.

— Effectivement, ça pissote, constata le chef en posant le majeur de la main droite sur le sol. Ils cherchèrent en vain des canalisations ou une trace d'infiltrations. Ils conclurent qu'il fallait faire appel aux pompiers.

Une telle décision ne pouvait se prendre que deux niveaux hiérarchiques au-dessus d'eux. Le chef du chef consentit à se déplacer car, fustigeant régulièrement les planqués des bureaux, il faisait profession de « se rendre compte par lui-même ». Ce qui ressemblait, au début, à un suintement s'était transformé en un ensemble de petites flaques délimitées par les aspérités du sol. Après avoir arpenté le couloir et fait ouvrir deux portes dont il fut le premier à constater l'existence, l'homme décida de rédiger un rapport à l'attention de sa hiérarchie. Ayant trente-cinq années de maison, il s'abstint d'utiliser le mot « urgent » qui aurait pu laisser croire, soit que les choses n'avaient pas été prises

à temps, soit qu'il cédait facilement à la panique.

Son responsable, seul autorisé à solliciter une intervention des pompiers, était en formation pour la préparation d'un concours administratif « spécialité beaux-arts ». Conscientieux, il passait donc ses journées à apprendre par cœur des listes d'artistes italiens de Sienne, Venise, Padoue, Florence ou Città di Castello avec date, lieu de naissance, de décès ainsi que noms, dimensions et localisations actuelles de leurs trois œuvres majeures. Convaincu que les petites promenades facilitaient la mémorisation, il se rendit sur place. Comme les trois personnes qui l'accompagnaient, il était en chaussures de ville. Tout ce beau monde fut contraint de rester sur la dernière marche de l'escalier qui descendait dans ce deuxième sous-sol. L'eau recouvrait maintenant le passage de façon uniforme.

— Qu'attendiez-vous pour me prévenir ? grommela le responsable. Il ne fut pas trop sévère car au même moment, il constata qu'il savait enfin attribuer à Fra Filippo Lippi ce qui n'était pas de Fra Angelico.

Les pompiers arrivèrent en moins d'une demi-heure dans le plus gros et le plus rutilant de leurs camions. On était en fin de matinée, par une de ces belles journées, encore chaudes, qui mettent des touristes dans tout le centre de Paris. Garé devant la façade Est du Louvre, face à Saint Germain l'Auxerrois, l'équipage sortit lentement tout le matériel réglementaire, y compris les deux haches et les bouteilles d'oxygène. Resté derrière son volant, le conducteur adressait coups de klaxon, clins d'œil et signes de main à toutes les jolies filles qui passaient. Puis les huit occupants du camion revêtirent leurs casques et, solennellement, en rang par deux, les haches en tête, pénétrèrent dans la Cour Carrée.

Devant la fontaine centrale, la colonne, qui ne savait pas exactement où aller, se scinda en deux pour se reformer une fois l'obstacle franchi. Elle poursuivit sa progression au milieu des appareils photos, des smartphones, des applaudissements et des hurlements d'enfants.

Le responsable du musée descendit, avec toute la majesté dont il était capable, les quelques escaliers qui le séparaient de la Cour Carrée. Dès qu'il s'estima correctement placé, il s'arrêta, marmoréen, et, dans une pose de commandement énergique, adoptée par des dizaines de statues du musée, déclama : « Messieurs, s'il vous plaît ». Les pompiers firent demi-tour, ce qui plaça les porteurs de bouteilles d'oxygène en tête.

Quelques personnes des services techniques attendaient sur la troisième marche du fameux escalier, les deux dernières étant désormais sous l'eau. Toujours en rang par deux, les pompiers s'engagèrent en cadence dans le couloir inondé. Au commandement, huit torches s'allumèrent, balayèrent le plafond puis les parois avant de pénétrer dans l'eau.

— Halte. Les haches par ici !

— Arrêtez, arrêtez ! hurla le responsable qui, pour l'occasion, ôta ses chaussures, retroussa ses pantalons et descendit en chaussettes les rejoindre. Ces portes donnent sur de minuscules cagibis qui sont vides. D'ailleurs, nous en avons les clefs.

Rien de tout ceci n'était vrai. Les portes avaient été découvertes deux jours auparavant, personne n'avait vu l'intérêt de les ouvrir. Mais la conviction avec laquelle ces paroles furent prononcées jointe à la vague conscience d'être dans un lieu chargé d'histoire qu'on ne pouvait sans doute pas impunément attaquer à la hache, retinrent les bras.

Après réflexion, l'un des pompiers fit demi-tour, s'approcha de l'escalier et demanda les plans des conduites d'eau et des regards d'évacuation. Tout le petit groupe se mordit les doigts (métaphoriquement) de ne pas avoir pensé à les apporter, jusqu'à ce que le responsable, qui avait mis ses chaussettes à sécher sur le haut de l'escalier, reconnaisse, qu'en fait, ils n'avaient pas de plans. Deux secrétaires, qui, depuis le début, se tenaient aux meilleures places pour profiter du spectacle, acquiescèrent.

— Comment faites-vous donc ? demanda le pompier.

— Legrand connaît bien.

— Eh bien, qu'il vienne nous expliquer ?

— On ne l'a plus vu depuis Noël : il n'est pas très en forme en ce moment.

Devant l'air étonné de son interlocuteur, le responsable ajouta : « Legrand est en retraite depuis un bout de temps, on l'appelle, quand on en a besoin. Il a été embauché à la fin de la guerre d'Indochine. Il connaît absolument tout sur les bâtiments. Maintenant, par contre, il perd un peu la tête ».

Désarçonné, le pompier partit chercher conseil et réconfort auprès de ses